

Michel Berlin

La nou(e)mination

Dans le séminaire sur le sinthome, au chapitre relatif à la question de la folie de Joyce ¹, Lacan nous dit que celui-ci, par son art, cherche à se faire un nom. Un nom propre et reconnu. Par son écriture, il se cherche en effet de fait un nom qui occuperait même beaucoup de monde le plus longtemps possible. Il chercherait par là à pallier le fait que, pour lui, son père, au profit de l'Église, s'est démis de sa fonction paternelle de transmission de la castration (le père est celui qui, désirant, fait d'une femme sa cause et son symptôme) et aussi de sa fonction de nomination à effet de nouage. Lacan ajoute qu'il existe ainsi pour Joyce, par cette démission paternelle, qui lui fait carence, comme « une forclusion de fait ». Et c'est ainsi que, ce qui est rejeté du symbolique faisant retour dans le réel, Joyce se sentirait « impérieusement appelé » par une écriture « imposée » qui désarticulerait le langage, soit à titre de libération du semblant de son sens, soit à titre d'envahissement du réel de sa polyphonie et de sa polysémie. Il serait ainsi « impérieusement appelé » comme par des paroles ainsi imposées à « valoriser son nom propre aux dépens du père ». Soit à se faire un nom par l'artifice de son art élevé ainsi à la catégorie de sinthome parant au ratage du nouage borroméen de RSI. Un ratage qualifié de « lapsus du nœud ».

Dès lors, c'est son sinthome qui, à usage de quatrième rond, va faire pour lui fonction de nouage de l'ensemble et guise de nom propre. D'où « Joyce-le-sinthome », Joyce l'artificier, ainsi que l'appelle Lacan. Car, sans ce sinthome entériné comme nomination par d'autres, du fait qu'on ne peut pas s'autonommer et qu'il y faut des tiers (publication) qui entérinent ce nom dans un lien social, Joyce ne peut dépasser l'Église comme père. Soit le tuer et s'en servir comme

* Intervention à une après-midi des cartels le 24 juin 2006 à Nîmes.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 77-89.

signifiant du fait que le symbole est le « meurtre » de la chose. Ce faisant, pour lui, le Nom-du-Père n'opère pas. Car, dit Lacan, par la nomination, conférant un nom propre au sujet, s'effectue une opération qui distingue et délimite en les nouant la continuation embrouillée du symbolique, du réel et de l'imaginaire. De là j'ai été amené à revoir l'évolution chez Lacan de ce qu'il en est du Nom-du-Père et de sa fonction.

Dans son cheminement, Lacan a été amené à faire évoluer la conception de la fonction paternelle d'une fonction de métaphorisation à celle de nomination. Ainsi énonce-t-il, dans une conférence sur le symptôme donnée à Genève en 1975 : « Forclusion du Nom du Père, ça nous entraîne à un autre étage, l'étage où ce n'est pas seulement le Nom-du-Père, où c'est aussi le Père-du-Nom. Je veux dire que le père, c'est celui qui nomme. »

Rappelons au passage que, selon la métaphore paternelle, le sujet, par l'opération métaphorique dite du Nom-du-Père, entre dans la fonction phallique en substituant un signifiant, celui du NdP, à celui de l'absence du désir de la mère. Le phallus y apparaît là comme le plus de sens produit par la métaphore en tant que substitution signifiante. Il y est le signifiant de ce que devient alors pour le sujet l'absence de la mère. Elle est, dit Lacan, « la métaphore qui substitue ce Nom à *la place* premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère ». Il importe de bien lire que Lacan dit que le Nom est substitué non pas au désir de la mère ou à son absence mais à une place (un signifiant) qui résulte d'une première symbolisation : celle de l'absence de la mère par l'opération du fort-da.

On a ainsi :

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

Si l'on reprend cela à partir du triangle mère-phallus-enfant, les choses se présentent ainsi. À la présence de la mère a donc succédé pour l'enfant son absence, de là il est confronté à une énigme. Son absence devient pour lui le signe qu'il n'est pas l'objet du désir de la mère et que celle-ci est appelée ailleurs par un désir mystérieux. Un x. L'absence de sa mère devient pour lui le signifiant du mystérieux désir maternel.

En ce point, repéré par l'enfant, point de manque d'où l'Autre désire, à cette place symbolique intervient – ou non – l'opération de la métaphore paternelle. Comme opération de substitution signifiante, elle consiste donc à substituer au signifiant de l'absence, comme tel, un autre signifiant, désigné comme signifiant du Nom du Père. Et comme dans toute métaphore ², Lacan écrit $S/S'.S'/x \rightarrow S(1/s)$, où l'élosion, la rature de S' , produit en x la signification phallique. La substitution signifiante du désir de la mère produit, à la place du x de son désir, un plus qui est un effet de signification. Et par ce plus s'instaure la signification phallique. Au x l'enfant attribue le phallus : signifiant du désir.

Cette première conception métaphorique du Nom-du-Père et du symptôme sera développée et précisée, mais elle ne sera pas vraiment remise en cause, à mon avis, par les remaniements ultérieurs des nouages borroméens. En effet, dès les premières années de l'enseignement de Lacan autour de la prééminence du symbolique, avec également l'accent sur l'aspect métaphorique du symptôme, on peut voir déjà le germe d'une meilleure formalisation, une sorte d'équivalence entre le symptôme et le Nom-du-Père, puisque tous deux sont des métaphores.

Dans « RSI », Lacan nous dit qu'en répondant à Moïse « je suis ce que je suis », Dieu prend fonction de père symbolique, fonction de celui qui, en refusant de répondre, fait trou, créateur de noms et de sujet, et non pas bouchon. En cela la fonction nommante est créatrice. Elle fait évènement et produit des effets dans le réel. « Le trou recrache le nom », dit Lacan. Le refus de répondre institue qu'il n'y a pas d'autre vérité que celle du *je* de l'énonciation dans l'articulation de la parole. *Je suis* celui qui advient sous une autre forme *là où c'était*, pourrait-on dire. Le *je* d'ex-sistence, celui de l'énonciation, fait être là où c'était.

La nomination est ainsi élevée au rang d'évènement du dire. « Il n'y a d'évènement » que du dire, insiste encore Lacan. Autrement dit, l'évènement du dire fait advenir autre chose que ce qui était déjà là. Il nomme le vide autour duquel il s'organise.

2. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 557.

Après cet angle de vue partiellement tiré du travail d'Érik Porge³, j'ai voulu continuer de creuser et éclaircir la question de l'opération de nomination comme prolongement de la seule fonction métaphorique à la lumière d'un travail récent de Colette Soler⁴. Autre angle de vue coordonné à mon propre travail de cartel à partir de Joyce le sinthome.

Dans cet article, Colette Soler se propose d'extraire les réponses de remaniements théoriques et pratiques que Lacan donnait par rapport « aux conversions de la fonction sexuelle qui s'opère sous nos yeux ». Il remettait en cause selon elle, il modifiait par extension – je serais moins catégorique – ce qu'il a pu appeler « l'idéologie œdipienne et la structure de la famille petite-bourgeoise ».

Pour Colette Soler, selon Lacan, « l'œdipe freudien ne saurait tenir l'affiche indéfiniment », et la fonction paternelle, comme seule fonction métaphorique du Nom du Père selon la loi phallique, est à redéfinir. Dans les séminaires « RSI » et *Le Sinthome*, cette nouvelle conception de fonction symbolique métaphorisante, la fonction paternelle ainsi que nous l'avons vu, est donc redéfinie comme fonction de nomination. C'est le père du Nom. Mais, si le Nom-du-Père est conservé et si cette fonction se désigne toujours comme fonction paternelle, le père n'est plus « sauvé » dans sa dimension de consistance, puisque non seulement on peut le dépasser et s'en passer pour s'en servir, mais encore est-il pluralisé. La nouvelle dénomination au pluriel « *les Noms du Père* » désigne une fonction qui ne passe plus nécessairement par la médiation d'un père donné, ni même par celle d'un homme.

La fonction « Nom-du-Père - Père du Nom » est par là « *déconnectée du père de famille du trio œdipien* », dont « la faillite est à fleur de phénomène », dit Colette Soler. Et même, prévision en quelque sorte visionnaire de ce qui advient à notre époque de remue-ménage dans l'organisation familiale traditionnelle et dans les nouvelles valeurs phalliques de notre société libérale, elle est déconnectée de la sexuation. Rappelons que Lacan, ayant là-dessus dépassé Freud, traite le père œdipien de ce dernier de « joli fossile ». Reste toutefois

3. É. Porge, *Les Noms du Père chez Lacan*, Toulouse, Érès, 2004.

4. C. Soler, « Nomination et contingence », *Revue de psychanalyse*, n° 3, « La parenté : filiation, nomination », EPFCL, 2006, p. 13-19.

à voir ce qu'il en est et ce qu'il en devient alors de la signification phallique dans cette conceptualisation pluralisée et dé-sexuée. Est-ce le plus-de-jouir du discours capitaliste qui en tant qu'objet de consommation tiendrait lieu de nouveau signifiant du désir ? Car, si un père peut véhiculer le Nom-du-Père et être le père du Nom, il apparaît qu'il n'est pas le seul à le pouvoir. Ainsi, la première conception reste valable mais elle est étendue.

Alors qu'en est-il de cette fonction de nomination ? Elle n'est pas, nous dit Colette Soler, à proprement parler une fonction signifiante articulant le signifiant et le signifié, soit le symbolique et l'imaginaire, qui laisserait le réel indicible de côté. Elle est bien plutôt comme nous l'avons vu *fonction d'acte de dire qui fait évènement*. Ce dire n'est ni vrai ni faux : il est ou non. Tout *comme l'acte*, il implique la contingence : soit un *qui cesse de ne pas s'écrire*. Il a donc un effet dans le réel.

On aperçoit là l'importance pour la pratique : l'efficace du dire, qui découle de la fonction de nomination ouverte par la fonction paternelle, c'est de nouer de façon borroméenne les trois registres R, S et I.

On peut dire alors avec Lacan que, si « le réel est troué par le signifiant », ou si, d'un autre point de vue, le signifiant ne peut recouvrir tout le réel qui fait trou dans le symbolique, ce réel est néanmoins possiblement noué par le nom. Dès lors, la fonction opérant ce nouage borroméen pourrait s'écrire « nou(e)mination ⁵ ».

Colette Soler nous dit qu'ainsi, pour Lacan, le symptôme fait Nom propre pour le sujet dans son rapport au réel en ce qu'il fait « *signature singulière, infalsifiable, de l'imprédictable* ⁶ » de ce qui tente de suppléer à l'impuissance de l'identification structurellement inhérente au parlêtre. Car c'est un parlêtre qui, du fait qu'il parle, n'est que représenté par un signifiant pour un autre signifiant, sans signifiant qui le signifierait et le totaliserait. Donc le symptôme, comme nous l'avons dit, déjà reconnu par Lacan au début de son enseignement dans sa valeur de métaphore en gésine soit donc de NdP, ce symptôme, au-delà de l'irréductible de son déchiffrement par du sens, fait aussi nom propre. Car il est alors ce qui vient nommer, avec effet de Nom propre, le trou de tout ce qui ne passe ni au signifiant ni au sens et

5. *Ibid.*, p. 17.

6. *Ibid.*, p. 16.

constitue la béance de cet « imprédictable » du sujet : soit l'objet dit petit *a* et le réel.

Cette fonction de nom propre ne se réduit pas au patronyme, mais elle « cible » et « indexe l'ex-sistence d'une identité » subjective « unique », nous dit encore Colette Soler. Ce nom advient du trou de l'inconscient que creuse la parole depuis le refoulement originare. Plus que pont métaphorique sur une béance comme l'opérait, seulement dans le registre symbolique, la première conception du NdP, il fait donc nœud entre R, S et I et ce faisant, au-delà du symbolique, il touche au réel.

Mais il est important de ne pas perdre de vue que ce nouage qu'opère la nomination est indissociable du lien social. Car le nom, comme effet et acte de nomination, de plus, doit être entériné pour être et opérer. D'ailleurs, confirmant que la pluralisation des NdP déconnectés d'un père donné et même d'un homme était déjà en germe au début chez Lacan, un des premiers effets symboliques de la nomination, nouant imaginaire et symbolique, ne vient-il pas aussi quand l'enfant trouve sa reconnaissance jubilatoire dans le miroir, *nommée par l'adulte* vers qui il se tourne. D'où Joyce et son art offert à la reconnaissance sociale comme sinthome à titre de nouage de suppléance. Joyce « l'artificier », comme le disait Lacan, se servant sur le mode opératoire de son art comme artifice. Il s'agit par là de suppléer à un « lapsus » de nœud, un défaut de nouage borroméen des trois registres R, S et I entre eux, mais d'opérer finalement et quand même un nouage pour ainsi dire de rattrapage par ce quatrième terme : le sinthome. Celui-ci prend ainsi fonction d'autre Nom du Père, sans lequel les trois autres registres ne tiendraient pas et ne permettraient pas au sujet de tenir.

On sait que Lacan repère chez Joyce « le sans corps ». Depuis l'imaginaire en dérive parce que non borroméennement noué au symbolique et au réel, résulte l'usage *par son écriture* d'une forme particulière d'*ego*, une idée de soi comme corps, qui pour Joyce serait déconnecté de l'image. Ainsi, par exemple, après avoir reçu une violente raclée de la part de ses camarades, à la place d'en éprouver l'effet d'un quelconque affect, il vient à Joyce la métaphore que toute l'affaire s'est évacuée « comme une pelure ». Ce laisser-tomber du rapport au corps, Lacan l'interprète comme la dérive d'un imaginaire

qui, désarrimé du symbolique, fout le camp comme une pelure. D'où la nécessité de nouage par un ego d'une autre nature que celle de l'image d'un corps entier qui serait celui qu'il a (un corps, on ne l'est pas mais on l'a, et même on l'habite). Il s'agit pour lui d'un ego-sinthome, correcteur du rapport imaginaire manquant, qui retient par nouage de I avec R et S la dérive sans limite de l'imaginaire.

D'où la nouvelle formulation de Lacan pluralisant les Noms du Père : « *Joyce le sinthome* fait homophonie avec la sainteté », et plus loin : « L'important [...] c'est de dire en quoi, je donne à Joyce, en formulant ce titre, *Joyce le symptôme*, rien de moins que son nom propre ⁷, celui où je crois qu'il se serait reconnu dans la dimension de la nomination ⁸. »

7. Souligné par l'auteur.

8. J. Lacan, « Joyce le symptôme », conférence à la Sorbonne du 16 juin 1975, dans *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 162.